

R (01)

Rodis

JOURNAL OF MEDIEVAL
AND POSTMEDIEVAL
ARCHAEOLOGY

DOSSIER

Urbanisme i espai públic
en les ciutats baixmedievals del
nord-oest de la Mediterrània



CR

Universitat de Girona
Càtedra Roses d'Arqueologia
i Patrimoni Arqueològic

Ajuntament de Roses
www.roses.cat

Amb el suport de:
Fundació
Agbar

Rodis. Journal of Medieval and Post-Medieval Archaeology - 01

© Material editorial i organització / [Editorial material and organization](#):
Universitat de Girona, Càtedra Roses d'Arqueologia i Patrimoni Arqueològic

© Continguts i figures / [Content and figures](#): els autors / [the authors](#)

Equip editorial, objectius de la revista i instruccions per als autors i política editorial / [Editorial team, magazine objectives and instructions for authors and editorial policy](#):

www.documentauniversitaria.media/rodis

Contacte / [Contact](#):

Càtedra Roses d'Arqueologia i Patrimoni Arqueològic
cat.rosesarqueologia@udg.edu

Universitat de Girona
Plaça Ferrater Mora, 1
17071 Girona
Tel. 972 45 82 90

ISSN: 2604-6679

ÍNDEX / INDEX

Presentació

Presentation

7

Josep Burch

DOSSIER

URBANISME I ESPAI PÚBLIC EN LES CIUTATS

BAIXMEDIIEVALS DEL NORD-OEST DE LA MEDITERRÀNIA

URBANISM AND PUBLIC SPACE IN THE LATE MEDIEVAL CITIES
OF THE NORTHWEST OF THE MEDITERRANEAN

La trama urbana de Besalú a la baixa edat mitjana:

Evolució i característiques d'un model marcat per l'orografia

The urban plot of Besalú in the late Middle Ages: Evolution and characteristics
of a model marked by orography

9

Joan Frigola Torrent

La transformation des villes au bas Moyen-Âge entre Valence et Pise

The transformation of the towns in the late Middle Ages
between Valence and Pisa

23

Bernard Gauthiez

Girona a l'edat mitjana. L'urbanisme

Girona in the Middle Ages. Urbanism

51

Josep Ma Nolla, Jordi Sagrera

L'urbanisme de la vila de Roses (segles XI-XVIII):

La complementaritat de les fonts d'informació

The town planning of the town of Roses (11th-18th centuries):
The complementarity of information sources

69

Marcel Pujol i Hamelink

DOSSIER

**URBANISME I ESPAI PÚBLIC EN LES CIUTATS BAIXMIEVIALS
DEL NORD-OEST DE LA MEDITERRÀNIA**

URBANISM AND PUBLIC SPACE IN THE LATE MEDIEVAL CITIES OF THE
NORTHWEST OF THE MEDITERRANEAN

Pages	Received date	Acceptance date
25-52	18-10-2018	12-11-2018

LA TRANSFORMATION DES VILLES AU BAS MOYEN-ÂGE ENTRE VALENCE ET PISE

THE TRANSFORMATION OF THE TOWNS IN THE LATE MIDDLE
AGES BETWEEN VALENCE AND PISA

DOI: https://doi.org/10.33115/a/26046679/1_2

Bernard Gauthiez

Université de Lyon/Jean-Moulin Lyon 3; Centre National de la Recherche Scientifique
Unité Mixte de Recherche 5600 Environnement, Ville, Société
Codi Orcid: <https://orcid.org/0000-0002-6524-9152>

Mots clés

Ville médiévale, morphologie urbaine, Nord-Ouest de la Méditerranée, processus de différenciation, transformation urbaine

Key words

Medieval city, urban morphology, north-west Mediterranean, differentiation processes, urban change.

Résumé

La morphologie des villes évolue considérablement au bas Moyen Âge. Interviennent de dernières extensions, la consolidation, la densification, des réaménagements importants pour des édifices publics et religieux, une évolution fortement différenciée des lieux commerciaux, des effets de frange urbaine, le tout avec une technicité croissante. Ensuite, les épidémies et la guerre de Cent-Ans conduisent à partir du milieu du XIV^e siècle, par l'effet de l'effondrement démographique et de la construction de fortifications nouvelles, à une cristallisation du périmètre urbanisé à l'intérieur des murs, accompagnée de la disparition des secteurs urbanisés extra-muros. Les choix de fortification induisent une nouvelle phase de différenciation urbaine.

Abstract

The morphology of the cities considerably changes during the late Middle Age, with some last extensions, a consolidation and densification process, new important religious and public buildings, the evolution of the trading spaces, the appearance of urban fringes, in a context of growing technicity. Later, the epidemics and the Hundred Years war induce from the mid-Fourteenth century, because of the demographic collapse and of the building of new fortification walls, a cristallisation of the urbanised perimetres and the abandonment of the extra-muros quarters. This corresponds to a new differentiation phase between the cities.

LA TRANSFORMATION DES VILLES AU BAS MOYEN-ÂGE ENTRE VALENCE ET PISE¹

L'étude de la morphologie des villes médiévales a principalement porté sur leur formation, les projets d'urbanisme reconnaissables dans les plans, par exemple dans le cas des bastides du sud-ouest de la France. On sait maintenant que la croissance a pu dans certains cas s'effectuer sans planification urbanistique, guidée seulement par un cadre foncier et juridique donné, à l'exemple des villes en Anjou-Touraine (Zadora-Rio 2003, 435-42). En revanche, l'intérêt a beaucoup moins porté sur les modalités de la transformation spatiale des villes médiévales une fois passée leur phase principale de croissance. Cet aspect des choses, toutefois, a été en partie théorisée dans le cadre de travaux anglais et de l'auteur avec la description de phénomènes comme *burgage cycle*, *accrétion*, *frange urbaine*, *tissus de colonisation* et *de consolidation*, *désurbanisation* (Larkham, Jones 1991; Gauthiez 2003a). L'objectif est ici d'esquisser un bilan de ce que nous pouvons dire sur la transformation matérielle des villes lorsqu'elles ont atteint leur développement maximal. Il ne s'agit pas de faire une histoire générale, qui porterait de façon plus classique surtout sur les aspects sociaux, politiques, économiques, dans l'esprit de *La ville au Moyen Âge* de Jacques Heers (Heers 1990 ; Higounet 1992 ; Schmitt, Oexle 2002). L'approche ici choisie, à l'inverse de ce beau livre, part de la transformation matérielle pour ensuite en comprendre les raisons (Medianero 2004). Certains phénomènes seront considérés à la fin du XVe siècle, au moment où, après une gestation retardée ou mûrie, ils prennent toute leur ampleur. De plus, la réflexion portera surtout sur les villes dominant le réseau urbain et le territoire. L'espace considéré va de Valence en Espagne à Pise en Italie, où les villes sont liées aux échanges dans le nord-ouest méditerranéen (Fig.1). Elles sont parfois capitales d'états plus tard disparus, en particulier le royaume d'Aragon, les comtés de Provence et de Toulouse, et des républiques maritimes comme Gênes et Pise. D'une façon compréhensible si l'on considère l'ampleur de la tâche, les études systématiques aujourd'hui disponibles portent de façon prédominante sur les villages et les petites agglomérations, en général moins complexes à comprendre (Abbé 2001; Cursente 2001; Baudreu, Cazes 1994; Comet 2017; Fabre et al. 1996 ; Guinot, Marti 2006; Higounet 1975; Serra Desfilis 2012). Cela rend d'autant plus nécessaire de penser ou repenser le parcours des villes importantes dans une perspective non monographique.

1 Cet article est issu d'une communication faite au 1^{er} séminaire International d'Archéologie Médiévale et Moderne de Roses, 10 mai 2018.

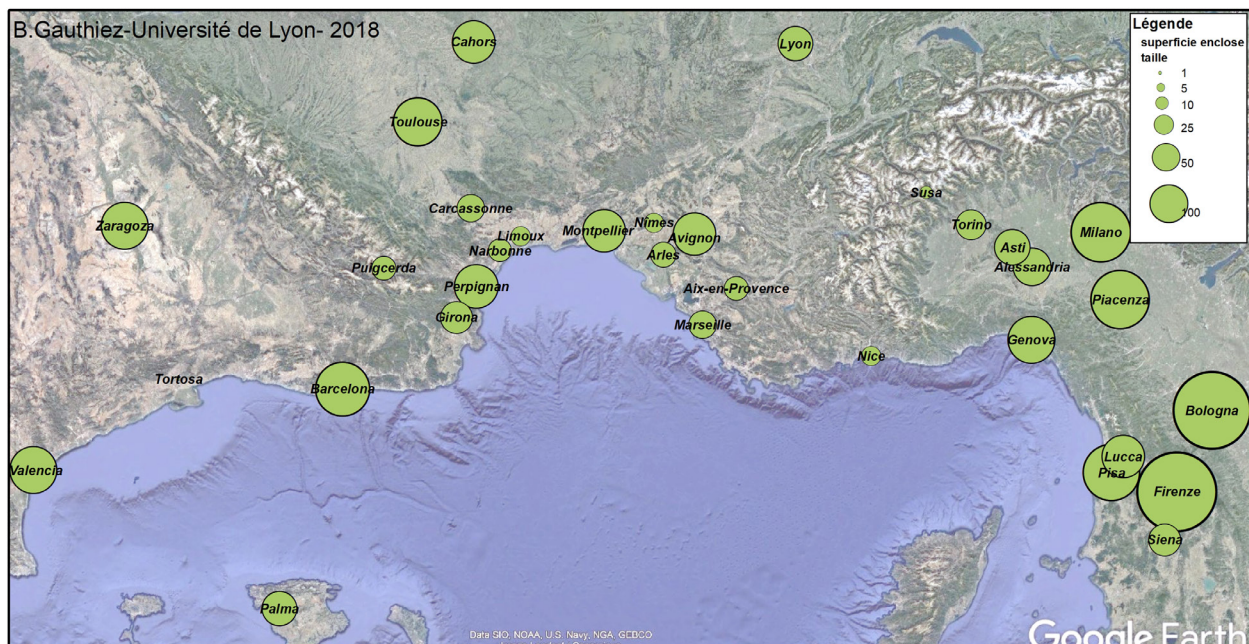


Fig. 1. Carte des principales villes entre Valence et Pise au Moyen Âge, en fonction de la superficie enclose maximale. Pour Lyon, seule la superficie à la fin du XIII^e siècle a été prise en compte. B. Gauthiez 2018 sur fond Google Earth.

Plus difficile est la question de la datation de l'apogée médiéval, du fait qu'il varie dans le temps et dans l'espace, suivant les régions et même chaque ville, qui a pu connaître plusieurs apogées dans ce cadre chronologique. Au plus tôt, on peut le situer vers le milieu ou dans le courant du XII^e siècle pour de nombreuses villes en Normandie (Gauthiez 2010) et en Anjou-Touraine, au plus tard, au début du XIV^e siècle ou juste avant la grande peste de 1347-48 pour Avignon et bien d'autres villes dans la zone géographique ici considérée. Dans l'ensemble, la mise en place du réseau urbain s'accompagne d'une différenciation qui voit l'émergence d'une hiérarchie de plus en plus marquée, dont la pyramide, très étalée à la base, ne laisse que très peu de places au sommet, pour des villes qui deviennent jusqu'au XIV^e siècle de plus en plus grandes, avec un rôle de forte centralité politique : Barcelone, Perpignan, Montpellier, Lyon, Avignon, Gênes (Poleggi, Cevini 1981) et les communes italiennes. Le Moyen Âge est une période très dynamique pour les villes, particulièrement du XI^e au XIV^e siècle, avant que les événements politiques ne contribuent à figer les positions acquises, et parfois perdues. Toutes les villes ne connaissent pas un sort identique, de même toutes les créations ne réussissent pas. Le contexte de la fin de la période d'urbanisation médiévale est caractérisé par des phénomènes multiples qui font suite, pour simplifier, aux opérations d'urbanisme importantes et aux lotissements de la période précédente. Ces phénomènes, que nous allons maintenant aborder, ont eu des effets importants dans l'espace des villes.

Le sujet ainsi posé, l'approche morphologique de la ville ne saurait à elle seule permettre une compréhension entière des phénomènes en jeu, aux multiples dimensions sociales, économiques, politiques, religieuses, et il reste des directions de recherche insuffisamment suivies, ne serait-ce que parce qu'en général peu renseignées par les données disponibles. De façon plus détaillée, trois ensembles de questions seront ici abordées: les caractères des villes lors de leur phase de développement maximal et l'affirmation de méthodes de gestion urbaine de plus

en plus sophistiquées relativement à un espace construit qui se consolide; les évolutions des lieux commerciaux ; la question des fortifications, d'une grande actualité au XIV^e siècle.

LES CARACTÈRES DU DÉVELOPPEMENT MAXIMAL

L'historiographie est sur ce point assez peu critique, de façon générale, par la faiblesse de l'approche spatiale dans les études sur les villes médiévales menées par les historiens des sources écrites. L'écueil est connu et les études archéologiques et morphologiques ont maintenant accumulé des matériaux en abondance, dont il faut tenir compte. On a souvent écrit, y compris dans des ouvrages majeurs, que le développement urbain médiéval commence aux X^e-XI^e siècles pour connaître un apogée au début du XIV^e siècle, et parfois même qu'il fut continu (Chevalier 1982, 26; Le Goff 1980, 186). Il s'agit d'un effet d'écrasement de la perspective dû à la longue durée. Cependant, nous manquons de synthèses pour mettre en parallèle des logiques régionales. Ce manque provient, pour la France, entre autres d'une tendance historiographique à considérer le territoire dans son ensemble, avec un mouvement de développement irradiant de Paris. Les choses ne correspondent pas à un tel modèle. Une indication majeure sur le moment de plus fort développement urbain est donnée par la chronologie des créations urbaines et des opérations d'urbanisme. Risquons-nous à mettre en parallèle quelques régions, y compris hors de la zone ici considérée :

- Normandie : créations nombreuses au XI^e siècle et dans la première moitié du XII^e siècle, probable apogée médiéval pour de nombreuses villes au XII^e siècle (Gauthiez 2003b, I-391). Apogée de Rouen au début du XIV^e siècle (50-60 000 habitants).
- Sud-Ouest français : mouvement d'ampleur limitée jusque vers 1250, puis pic de création urbaine très marqué dans les années 1280 et fin avant le milieu du XIV^e siècle (Beresford 1967; Lauret et al. 1988). Toulouse la plus grande ville (50 000 habitants ?)
- Europe centrale : créations de plus en plus nombreuses du milieu du XII^e siècle au tout début du XIV^e siècle, puis très forte décroissance des créations nouvelles jusqu'au début du XV^e siècle (moins de 10 dans les années 1150, plus de 200 dans la décennie 1300-1310, une dizaine dans la décennie 1440) (Stoob 1970).
- Sud de la France et vallée du Rhône : apogée probablement au XIII^e siècle, stagnation ensuite sauf cas d'Avignon une fois devenue résidence du pape. Possible apogée un peu plus tardive en Provence.
- Grande Catalogne : apogée fin XIII^e siècle-début XIV^e, sur un substrat développé précocement. Plus grande ville probablement Barcelone (50 000 habitants).

habitants?).² Dans cette région l'apogée est parfois à situer avant la conquête chrétienne, comme à Palma et Tortosa, peut-être à Saragosse.

- Communes italiennes : très fort développement entre 1150 et 1250, avec beaucoup de créations de sites urbains nouveaux, notamment sur les frontières des micro-états communaux, et apogée en général fin XIII^e siècle. Plus grande ville Florence, qui dépasse 100 000 habitants vers 1300.

Si le détail de chaque courbe de création peut être complété et nuancé, les grandes tendances demeurent : l'hétérogénéité chronologique est forte, avec toutefois un pic d'urbanisation confirmé entre 1250 et la Peste Noire.

Le détail, à la fois dans la chronologie et dans l'espace, montre qu'on gagnerait beaucoup à écrire une histoire circonstanciée des moments d'accélération de l'urbanisation, de stase, des moments de reflux, et des temporalités associées. Il s'agirait de distinguer à l'intérieur du parcours de chacune la complexité de la succession des moments de prospérité et/ou de croissance, et de déclin plus ou moins marqué. Il a pu y avoir plusieurs apogées, séparés par des déclin plus ou moins prononcés, et chaque phase de développement a rarement été sans heurts ni reculs momentanés. Il est bien entendu malaisé, en général, de retracer ces mouvements, d'autant qu'on ne dispose que très rarement de données quantitatives fiables sur la population ou l'économie. Les discussions relatives aux populations urbaines montrent combien il est difficile d'établir des chiffres pour un moment donné d'une ville, et plus encore de comparer ces chiffres, surtout lorsqu'on ne prend pas en considération l'espace réellement occupé, urbanisé. Seule une mise en relation étroite entre parcelles, maisons et données chiffrées devrait permettre de dépasser des analyses qui restent souvent succinctes, sachant que les chiffres disponibles ne concernent qu'un moment dans l'histoire d'une ville, à resituer dans une évolution plus ou moins heurtée.

Il faudrait donc ici développer le point de l'estimation du niveau atteint par les populations des villes à leur maximum. Cela prendrait beaucoup de temps et je ne m'y risquerai pas. La seule mise en parallèle des chiffres parfois avancés montre la nécessité de connaître la superficie effectivement urbanisée, de façon à pouvoir les critiquer: les 30 000 voire 40 000 habitants par exemple donnés pour Montpellier et Narbonne seraient très improbables si l'on s'en tenait à la quarantaine d'hectares protégée par l'enceinte à la fin du Moyen Âge, alors qu'on hésite à en donner plus à Barcelone, dont l'urbanisation attestée était pourtant bien plus étendue, et qu'il est vrai —mais avec une densité bâtie probablement très supérieure dont témoigne le nombre d'étage des immeubles médiévaux encore existants, que Gênes pouvait atteindre 50-60 000 habitants sur 55 hectares protégés et quelques dizaines d'hectares d'extensions. Il faudrait ici croiser quantitativement en détail modes d'habiter, en particulier répartition entre maisons mono-familiales et logement collectif, et leur répartition différenciée

2 Ce chiffre est estimé sur la base de la superficie effectivement urbanisée, comparée à celle de villes mieux renseignées. Il n'existe en effet pas d'autre élément pour l'estimer, sauf après la grande crise médiévale, dans un contexte très différent. Peu après la peste noire, un fouage donne en 1365 6695 feux, le nombre avant 1348 était vraisemblablement nettement supérieur (Guardià Bassols et al 1994, 66).

dans l'espace de chaque ville. Cela reste un chantier inachevé majeur de l'histoire des villes au Moyen Âge. De plus, on ne peut déduire directement la population d'une ville, même maximale, de sa superficie protégée par un mur, parce que souvent les enceintes protègent des espaces non urbanisés plus ou moins vastes, ou à l'inverse une partie seulement de l'espace bâti. Là encore, une connaissance détaillée du jeu chronologique entre extensions de l'urbanisation et construction des fortifications est nécessaire, pour chaque ville.

Ces considérations devaient être posées. Elles peuvent contribuer à plus de prudence dans les conclusions sur les devenir urbains, parfois hâtives soit par adoption d'un modèle simpliste ou considéré comme acquis, soit par méconnaissance d'une réalité complexe, soit par téléologie. Les avoir en tête permet d'interroger de façon plus nuancée les données disponibles, qu'il s'agisse de celles des plans, de l'archéologie et du bâti, ou encore des sources écrites.

DU RURAL À L'URBAIN

Ce qui devient urbain est d'abord rural³, or la ville est généralement étudiée à partir d'elle-même, en excluant l'espace rural qui l'entoure ou en le considérant comme complémentaire, alors que la ville et son territoire forment une unité fonctionnelle et souvent politique. Ce point est d'autant plus important que le développement de l'urbanisation n'est qu'assez rarement bordé par une limite, mais se fait par extensions successives, sous forme de lotissements ou par accréation, maison après maison. Les villes de l'apogée médiéval, avant les enceintes du XIV^e siècle, sont très souvent des villes largement ouvertes, sans délimitation précise de la tache urbaine. De plus, un espace rural est parfois de l'urbain ruralisé, surtout après les grandes crises. Que reste-t-il dans l'espace constaté de l'espace urbain antérieur ? Un certain nombre de sites bâtis abandonnés en tout ou partie à la fin du Moyen-Âge posent la question, notamment des périphéries urbaines comme à Montpellier, Marseille ou Aix-en-Provence, nous y reviendrons. Les agglomérations ont pu être planifiées ou/et se développer de façon spontanée. En gros, le planifié signifie des opérations d'urbanisme effectuées selon un dessin plus ou moins rigoureux de la forme des rues, des parcelles, des maisons et monuments. Le spontané signifie l'ajout à l'agglomération existante de constructions nouvelles ou de subdivisions foncières effectuées selon un ordre spatial limité à une ou quelques unités, mais sans respecter un ordre spatial d'ensemble imposé, ce qu'on appelle l'accréation. Tous les états intermédiaires existent entre ces deux opposés, plus encore, chaque ville illustre dans ses parties différents cas de figure. Une ville n'est jamais le fruit parfait d'une opération d'urbanisme du fait d'une réalisation jamais complète et de transformations successives ; à l'inverse, une ville n'est que rarement le fruit d'un développement

3 *Urbain* : espaces occupés par les zones artificialisées, en particulier par les bâtiments, leurs dépendances et la voirie.

Rural : espaces dédiés principalement aux cultures, couverts de végétation ou en roche nue, vergers et jardins.

complètement spontané. Enfin, la croissance peut-être lente ou rapide, et alterner avec des phases de stase, voire de déclin.

Les modalités de croissance de l'espace urbanisé sont variées. Si la plus évidente, parce que la plus reconnaissable, est la création nouvelle selon un plan régulier, on est souvent face à un développement progressif ou, plus exactement, discontinu, par phases correspondant à des lotissements successifs et des phénomènes d'accrétion. Dans ces cas, très nombreux, on ne reconnaît aisément comme planifiées que les extensions ayant pris la forme de quartiers aux plans réguliers, souvent d'ailleurs les dernières du Moyen Âge. Si l'on considère toutes les villes en présence sur un même territoire, la complexité des plans montre qu'on n'est pas en présence soit de villes planifiées, soit de villes au développement spontané, mais d'une réalité qui mêle le plus souvent dans un seul plan parties spontanées et parties planifiées, ces dernières selon des régularités variables, qui les distinguent parfois même à peine du spontané, par exemple lorsqu'un lotissement est effectué sur une voie préexistante au tracé irrégulier et selon une subdivision non modulée des lots⁴. Le modèle longtemps dominant dans la bibliographie classant les villes de façon duale selon une formation soit planifiée, soit organique, parfois qualifiée alors de radioconcentrique, ne résiste pas à une analyse détaillée et circonstanciée. Bien entendu, il ne s'agit pas ici de nier l'importance des créations et extensions urbaines planifiées, mais d'insister sur le continuum qui relie les objets les plus proches de projets d'urbanisme idéaux aux urbanisations les plus organiques, dans lesquelles la planification spatiale est absente.

La croissance urbaine se fait généralement par périodes de quelques décennies, séparées par des périodes plus ou moins longues de stase et d'accrétion lente, la rétraction n'intervenant que lors d'événements catastrophiques ou après une longue et forte baisse démographique. De plus, si la culture relative à l'espace semble s'unifier largement à partir du milieu du XIII^e siècle avec la généralisation des réseaux de rues perpendiculaires pour les urbanisations nouvelles, ce modèle n'émerge qu'à partir de la fin du XII^e siècle. Entre Valence et Pise, certaines villes ne semblent pas avoir connu d'extension planifiée significative⁵, mais s'être étendues et densifiées à partir d'une structure plus ou moins fortement héritée de la période romaine, comme Pise, Lucques, Toulouse à un moindre degré. La forme d'autres sites témoigne d'une urbanisation par lotissements plus ou moins réguliers prenant une place prédominante : Perpignan, Montpellier, Marseille, cette dernière même à l'intérieur de l'enceinte antique (Ce qui est maintenant établi, alors que l'historiographie retenait auparavant une origine gréco-romaine pour ces tracés, Paone 2018, 45; Tréziny 2018, 24). D'autres villes présentent une situation intermédiaire, comme Valence, Gênes, Florence, Barcelone, à un moindre degré Lyon, Avignon et Arles: on y retrouve une zone centrale à la forme héritée d'un passé plus ancien et des lotissements périphériques plus ou moins réguliers. Dans ces cas, l'espace est fait de grands

4 M. Beresford écrivait en 1967 que « les villes médiévales peuvent être divisées en deux groupes : celles planifiées pour le principal dans un seul instant et celles à la croissance organique, des villes qui ont en général une longue histoire ». Il est encore suivi sans être remis en question par (Schoffield, Vince 1994, 28). Sur cette question riche d'une importante bibliographie remontant au milieu du XIX^e siècle, voir (Zadora-Rio, Gauthiez, 2003).

5 Cela n'exclut pas, bien sûr, la planification juridique et fiscale, souvent présente.

lotissements juxtaposés, organisés par des pouvoirs individualisables pour chacun d'entre eux, et parfois soigneusement liés les uns aux autres comme à Florence. On peut tenter une typologie de ces catégories :

- a. Villes développées à partir de morphogènes plus ou moins dégradés hérités de l'Antiquité, du haut Moyen Âge et de la période islamique. Faible importance spatiale des lotissements réguliers. (Pise, Lucques, Plaisance, Turin, Toulouse, Palma...).
- b. Villes développées selon le type A, mais avec de vastes développements planifiés autour de leur centre (Gênes, Barcelone, Perpignan ; Lyon et Avignon en mode mineur)
- c. Villes caractérisées par le modèle dominant des lotissements réguliers, y compris dans l'espace enclos par une enceinte ancienne (Montpellier, Marseille, Bayonne).

Il ne faut pas considérer ces types comme exclusifs, mais, comme cela a été dit plus haut, dans un continuum. De plus, certaines villes sont difficilement classables parce que leurs quartiers extérieurs ont été abandonnés à la fin du Moyen Âge, et leur connaissance est donc incomplète, particulièrement Narbonne.

L'utilisation de formes régulières a concerné des extensions urbaines et des villes nouvelles, sur lesquelles de très nombreuses études ont été menées. Les plans d'ensemble ne concernent que des villes d'une taille inférieure à 40-50 hectares, venant compléter un réseau hiérarchique déjà très polarisé. Il est frappant que le dessin de ces urbanisations nouvelles a été progressivement de plus en plus soigné, voire sophistiqué. C'est une caractéristique forte des dernières urbanisations avant les grandes crises, qu'on retrouve par exemple à Nules vers 1251 en Aragon (Serra Desfilis 2012, 44-7), Pietrasanta, création des Lucquois en 1255 (Guidoni 1989, 89-91), ou San Giovanni Val-d'Arno et Terranova Bracciolini, créations florentines vers 1296 et 1337 (Guidoni 1989, 89-93), au dessin distinguant des tailles de parcelles correspondant à des niveaux de richesse. Il faut ici introduire les réflexions d'Eiximenis sur la forme de la ville idéale (Eiximenis 1927), et le développement des techniques d'arpentage dont témoigne Bertrand Boysset dans le même XIV^e siècle (Faudot, Clavel-Lêveque 1995). À la lecture des textes médiévaux sur les villes et à l'examen des réalisations des XIII^e-XIV^e siècles, on ne peut s'empêcher de penser que la réflexion de Françoise Choay à propos du traité *De Architectura* d'Alberti, vers 1450, qui le place très en avance sur son époque et le situe en décalage avec ses contemporains sur le plan de la pensée sur la ville (Choay, Paoli 2006), est un contresens. Alberti, une fois qu'on connaît les pratiques de la fin du Moyen Âge, doit être replacé dans une tradition médiévale très forte, et compris dans ce contexte. Il faut aussi rappeler que la forme régulière donnée à une urbanisation nouvelle est toujours, pour les fondations nouvelles et les extensions de villes, un aspect seulement d'un projet politique et économique qui englobe bien d'autres dimensions.

Se développent aussi les services urbains, d'une façon irrégulière, peu linéaire : la police des rues et l'enlèvement des ordures, le pavement des rues inégalement mis en place plutôt au XIV^e siècle, parfois avant. On assiste à un timide développement des fontaines, comme à Gênes, mais il s'agit encore souvent de puits publics donnant parfois sur une canalisation souterraine. À Montpellier, des canaux en surface sont établis vers 1200, et un aqueduc n'est seulement commencé qu'en 1399. À Marseille, l'aqueduc de l'Huveaune est mis en place à la fin du XIII^e siècle (Scherrer et al 2011, 98). En parallèle, le contrôle des constructions se développe : autorisations de construire ou contrôle a posteriori des alignements, dimensionnement des saillies (Gauthiez 1997), adoption des murs communs mitoyens en maçonnerie et imposition de matériaux non combustibles pour les toits. On peut aussi signaler ici la politique esthétique suivie dans les communes italiennes, où les décors architecturaux forment comme une signature locale : alternance de roches blanches et vert-gris à Gênes, alternance de pierres blanches et de terre cuite rouge à Asti, terre cuite rouge uniforme à Turin, par exemple. Les villes des états plus vastes semblent avoir été plus uniformes dans la typologie des décors et leur paysage.

LES MODALITÉS DE LA TRANSFORMATION URBAINE

L'*extension* se traduit par des villes nouvelles, des quartiers nouveaux, des lotissements, d'une étendue pouvant aller de quelques milliers de mètres carrés à quelques dizaines d'hectares. Les espaces sont gagnés sur des espaces ruraux, des jardins et des vignes caractéristiques des espaces circum-urbains. Elle peut prendre des formes variées : la juxtaposition, l'englobement, l'extension le long d'un axe viaire, et parfois correspondre à des déplacements organisés d'agglomérations, plus courants dans le nord de l'Europe (Rebkowski 1997; Holdsworth 1984).

La *densification* est un phénomène majeur, surtout les plus grandes villes dans le plein Moyen Âge. Elle prend la forme du comblement progressif de l'espace au sol par des bâtiments, et de l'augmentation des hauteurs, soit par surélévation au moyen d'étages ajoutés à des constructions existantes, soit par reconstruction plus haut avec un plus grand nombre d'étages, comme à Freiburg-Im-Breisgau et à Ferrare (Schade, Untermann 1996; Guarnieri 1997). Ses causes principales sont la croissance démographique et la poursuite de l'investissement immobilier sur un même périmètre, même en période de relative stagnation. La densification procède aussi par utilisation progressive des espaces résiduels dans la ville, anciens chenaux de cours d'eau (Carcaud et al 2007, 394), lotissements des fossés des enceintes antérieures, qui permettent souvent de repérer des tracés d'enceintes sur les plans, de même que de mesurer la largeur des zones *non aedificandi* à l'extérieur des murs, ainsi fossilisées. L'évolution typologique des maisons tient compte de la pression foncière et démographique à l'origine de la densification. La hauteur d'étages est un bon indicateur du niveau de densité atteint dans une

ville, par exemple un étage, parfois deux, au centre de Lyon, environ quatre à Gênes et Pise dans toute la partie centrale. C'est aussi un marqueur de la centralité, par contraste avec des quartiers périphériques où les maisons étaient à rez-de-chaussée ou avec un seul étage.

La *pétrification* est le remplacement plus ou moins progressif et complet des structures architecturales en bois et matériaux périssables, notamment le pisé qui semble avoir dominé la construction à Saragosse, Lyon et Marseille, par des structures en briques ou en pierres, ou combinant, ce qui fut fréquent, bois et maçonnerie, ainsi à Cahors où tous ces cas de figure sont présents (Scellès 1999). La pétrification est très variable selon les villes en France, en général forte dans le Sud, moins dans le Nord et l'Ouest. Elle fut très active dans des villes où la substance construite d'aujourd'hui, fortement médiévale, en témoigne, comme Gênes et Lucques ou Gérone. Elle n'a probablement marqué que les milieux sociaux aisés par exemple à Montpellier (Fabre, Lochard 1992), où l'on peut faire l'hypothèse que l'effacement complet de l'urbanisation en dehors de l'enceinte des alentours de 1200 est dû à la rapidité de disparition de constructions édifiées principalement en bois et en pisé, comme pour les faubourgs de Marseille.

La *hiérarchisation*. On assiste pendant le Moyen Âge au développement sélectif de certaines agglomérations, les autres stagnant ou même régressant. La différenciation hiérarchique des villes a suivi les phases suivantes :

- a. X^e-XII^e siècles : création de très nombreux noyaux de quelques hectares, souvent planifiés, même chose au XIII^e siècle, mais avec des superficies plus importantes, dans le Sud-Ouest de la France (Divorne et al 1985). Cette phase a démarré anciennement en Catalogne, elle est très active en Normandie au XI^e siècle.
- b. XI^e-XII^e siècles : émergence de villes de l'ordre de 10-20 hectares, au développement souvent planifié, chefs-lieux de châtellenies, nette dans l'Ouest et le Centre-Ouest français, marquée en Catalogne par exemple par la création de Puigcerda vers 1180 (Denjean 2004), développement de Najac au milieu du XIII^e (Cassan 2006).
- c. XI^e-XIII^e siècles : villes majeures des principautés et communes italiennes, 50-100 hectares (Toulouse, Lyon, Marseille, Perpignan, Barcelone, Gênes, Lucques, Pise).
- d. XIV^e siècle capitales d'Etats et rares grandes villes régionales, 150-250 hectares fortifiés (Avignon, Perpignan, Barcelone, Gênes, peut-être Montpellier). Il est à noter que pratiquement aucune ville dans la zone prise ici en considération n'a dépassé 250 ha, probablement du fait d'une histoire politique compliquée, faite de fréquentes recompositions, et de l'absence de domination sur un vaste territoire, à la différence de Florence, Naples, Paris (environ 400 ha).

Un tableau des superficies des enceintes donne une idée de la façon dont elles ont pu croître, et de leurs tailles respectives, avec cependant trois nuances

importantes, sur le fait que d'importants quartiers pouvaient exister hors des fortifications, ensuite disparus, que des zones plus ou moins vastes pouvaient ne pas être urbanisées à l'intérieur des murs, enfin que les grandes crises, nous y viendrons, ont eu des effets considérables en matière de fortification.

Les dernières enceintes urbaines du Moyen Âge et leur superficie :

Valence	150 ha	1356 (auparavant 40 ha)
Barcelone	200 ha	1377 (auparavant 120 ha)
Gérone ⁶	35 ha	1362
Saragosse	150 ha	1357
Perpignan	130 ha	vers 1280
Toulouse	160 ha	1347 (auparavant 85 ha, enceinte romaine)
Cahors	130 ha	vers 1300 (auparavant 25 ha, extension ensuite abandonnée)
Narbonne	35 ha	début XII ^e s. (extension refusée en 1355)
Montpellier	120 ha	1364 (auparavant 45 ha, extension ensuite abandonnée)
Limoux	25 ha	
Lyon ⁷	400 ha	1346 (auparavant 80 ha, extension ensuite fortement réduite)
Arles	45 ha	
Avignon	120 ha	1349 (auparavant 45 ha)
Marseille	50 ha	1255 (extension refusée en 1357)
Gênes	155 ha	1320-45 (auparavant 55 ha)
Lucques	120 ha	(auparavant 90 ha)
Pise	220 ha	vers 1160
Florence	430 ha	1284 (auparavant 97 ha, 1172)
Milan	240 ha	1171 (auparavant 100 ha, enceinte romaine)
Turin	60 ha	(enceinte romaine conservée)

Gain de rive, accrétion et frange urbaine. La croissance est souvent marquée aux franges de l'urbanisation par des structures morphologiques bien reconnaissables. L'une d'entre elles est le *gain de rive*, lorsque du terrain est gagné sur un cours d'eau, la mer ou un lac, de façon planifiée ou non, par étapes successives. On remarque en général une rue plus ou moins parallèle à la rive, séparée d'elle de quelques dizaines jusqu'à 100 ou 200 mètres, soulignant un ancien trait de rive (comme aussi à Istanbul et Smyrne, Arnaud 2008, 191 ; 196). De telles structures sont frappantes dans des villes portuaires comme Barcelone, Marseille, Naples (Colletta 2006), mais aussi le long de fleuves comme à Gérone (Canal i Roquet 1998, 46) et

⁶ (Canal i Roquet 1998).

⁷ La très vaste superficie envisagée s'explique non pas par l'ampleur de l'urbanisation, mais par la configuration du site.

Lyon (Fig. 2). Elles datent fréquemment de la période 1200-1250. Une autre forme est l'*accrétion*. Elle correspond à une urbanisation spontanée ou organique, le plus souvent de faible ampleur, au pourtour de la ville et principalement le long des routes d'accès, souvent au débouché des portes. Le faubourg linéaire est la résultante habituelle de l'accrétion. Une autre encore est la *frange urbaine*, qui consiste dans l'utilisation des espaces périphériques d'une agglomération pour y implanter des établissements nécessitant de grandes emprises, en général dans un contexte de ralentissement de la demande foncière et d'arrêt des lotissements d'expansion. Les établissements ainsi placés peuvent être des champs de foire, des hôpitaux comme les maladreries, des cimetières, des couvents, des chantiers navals (Barcelone, Marseille, Gênes). On peut même considérer que le système de fortification médiéval est une installation de frange urbaine ; il a fortement contribué à la formation d'une telle structure spatiale. Les châteaux nouveaux sont ainsi en général placés en limite de ville, certes en fonction de préoccupations militaires évidentes, mais aussi parce que le terrain y est plus dégagé et moins cher. L'importance spatiale de la frange urbaine est un bon indice de stase urbaine. Les couvents des ordres mendiants sont ainsi souvent installés, à partir du début du XIII^e siècle et jusque dans le courant du XIV^e, à la périphérie des espaces urbanisés: Augustins, Carmes, Jacobins, Cordeliers à Lyon ; Cordeliers, Jacobins, Clarisses à Toulouse (Marconis 1996, 233) ; Dominicains, Franciscains, Carmes, Clarisses, etc., à Barcelone, une bonne quinzaine de couvents mendiants à Florence (Fanelli 1980, 48 ; 255-6). Dans cette ville, les ordres mendiants ont eu après leur installation une politique très active de lotissement, de création de larges places destinées aux prêches et de construction de très vastes édifices religieux (Guidoni 1989, 134-66). Mais, de façon générale et à la très notable exception de Florence, ces ordres n'ont en général pas été des acteurs importants de l'extension urbaine. Au contraire, leur localisation en limite de la ville, à un moment où cette dernière ne s'étend souvent plus, a contribué ensuite à la constitution puis au gel de grandes emprises foncières constituant parfois au XVI^e siècle un obstacle à la reprise de l'urbanisation. La répartition des implantations d'ordres mendiants a été utilisée comme indicateur de la hiérarchie des villes, la présence d'un ou plusieurs ordres mendiants n'implique cependant pas directement que la ville soit d'une importante immédiatement proportionnelle (Guerreau 1981).



Fig. 2. Un gain de rive: les îlots le long du Vieux port à Marseille. Détail d'un plan de 1556, Turin, Archivio di Stato, Archivio Militare Vol. V.

Modalités particulières.

À la phase d'urbanisation initiale d'un quartier, en particulier s'il est le fruit d'une opération d'urbanisme, succède une phase de consolidation repérable à la densification du bâti et à de multiples transformations plus ou moins profondes de l'espace (cf. Galinié 2007) (Fig. 1). Les marchés sont progressivement remplacés par des halles en pierre ou des loges (Blieck, Guiffroy 1994, 207-224; Gauthiez 2003c, I-293). Ils tendent à la spécialisation spatiale dans les villes les plus importantes : poissonnerie, boucherie, blés, draperie (Heers 1990, 166). La gestion architecturale tend à plus de sophistication, par exemple dans la réglementation des alignements, des encorbellements et des hauteurs d'étage, ou la mise en place de portiques au rez-de-chaussée des maisons. Les autorisations de construire, généralisées dans le courant du XIII^e siècle, furent un facteur majeur dans la conservation des tracés viaires et la relative régularité des fronts de rue, parce que les façades sont construites dans la continuité les unes des autres selon des considérations de fonctionnalité viaire et d'esthétique urbaine (Gauthiez 1997, 183-188). On ne sait cependant pas assez quels sont les effets de la gestion municipale quand des événements catastrophiques comme les incendies frappent les villes. Il est très probable qu'on ne modifie pas l'organisation parcellaire, faute d'outils juridiques et financiers pour remembrer, mais ne corrige-t-on pas les alignements et, ne serait-ce qu'à la marge, la voirie ? Voir par exemple ce qui s'est passé à Bourges après l'incendie en 1252, qui détruisit plus de 1000 habitations (Felicelli 2002, 105-134). L'agrandissement et la reconstruction des grands édifices nécessitent souvent l'expropriation d'immeubles voisins et une recomposition urbanistique parfois importante. Il arrive qu'on dégage des espaces destinés à des églises qui n'ont été que partiellement construites, comme à Saint-Saturnin de Cazouls-les-Béziers, au XIV^e siècle. Les grandes cathédrales des XII^e-XIV^e siècles ont souvent nécessité des destructions importantes, mais les recherches ont principalement pris en compte l'édifice religieux (Erlande-Brandenburg 1989). On franchit souvent des enceintes anciennes du Bas-Empire, on déplace des rues, on détruit de nombreux bâtiments et maisons pour faire la place nécessaire. Les travaux des immenses cathédrales de Milan (1386), Florence (1367), Sienne (1372) où elle ne fut pas achevée et où la nef commencée constitue actuellement une place publique, et de l'église Saint-Pétrone de Bologne (1388), restée inachevée, ont bouleversé des quartiers, dans un mouvement de concurrence assez comparable à celui des villes françaises de la fin du XII^e siècle et du XIII^e et des villes espagnoles aux XIII^e-XIV^e siècles. À Narbonne, la cathédrale aurait nécessité pour la construction de la nef la destruction de plusieurs maisons.

Parmi les transformations des villes, on peut encore évoquer la construction des maisons de ville en des lieux stratégiques, soit qu'on ait placé le palais municipal au centre de l'enceinte, soit que l'enceinte ait été tracée de façon plus ou moins équidistante autour de la maison de ville, à l'exemple de communes italiennes comme Milan, ou encore de Strasbourg (Guidoni 1989, 230; Gambi, Gozzoli, 1982, 42, 63 ; Lafon, Schwien 1996, 125). Nombreux aussi sont en France du nord les exemples où l'on a placé symboliquement l'hôtel de ville sur une porte

séparant enceinte ancienne et enceinte nouvelle établie autour d'une extension, ainsi à Caen. L'équipement urbain se renforce petit à petit. Les bains ou étuves disparaîtront au début de l'époque moderne, mais les collèges et universités sont fondés en nombre et la plupart subsisteront : universités créées à Naples en 1224, Toulouse en 1229, Montpellier en 1289, Rome et Avignon en 1303, Florence en 1321, Aix-en-Provence en 1409, Perpignan en 1446, Gênes en 171. Lyon s'est vu toujours refuser une université, déjà au XIV^e siècle. La période qui commence vers le milieu du XIII^e siècle et se poursuit jusqu'après le Moyen Âge est donc, dans l'ensemble, un moment de forte consolidation urbaine, à tel point sur les paysages urbains du moment de la croissance dynamique des XII-début XIII^e siècle en sortent complètement transformés (et sont difficilement connaissables aujourd'hui).

Les points de franchissement des cours d'eau et leurs chemins d'accès.

Un aspect peu étudié de la morphologie urbaine est le jeu des modifications des accès aux villes et leur contrepartie dans l'espace urbanisé, probablement parce qu'on étudie d'abord l'intérieur des villes, et secondairement ce qui les entoure. Dès qu'on prend en considération l'espace à une échelle plus vaste, de nombreuses questions apparaissent. À Lyon, le tracé des rues entre la Saône et le Rhône, et de même à l'est du Rhône, indique nettement un déplacement du point de franchissement du fleuve du nord vers le sud. Au moins cinq points de traversée ont été identifiés, alors qu'à partir du XIII^e siècle un pont sur un nouveau point fait converger une partie des rues de la rive droite et de la rive gauche. Ces chemins, au moins pour une partie d'entre eux, n'existaient pas auparavant (Gauthiez 2015). Ce cas, certes de grande ampleur, n'est pas unique. De façon générale, la construction des ponts, nombreux à être établis aux XII^e-XIII^e siècles, a fortement contribué à la réduction des points de traversées des cours d'eau et a eu pour effet la mise en place de « pattes d'oie » aux débouchés des ouvrages et l'effacement des chemins ruraux desservant des gués ou des bacs antérieurs. Il semble que ces phénomènes aient pu parfois avoir des effets décisifs sur le choix de tel ou tel chemin d'arrivée en ville, jusque loin dans l'hinterland rural.

L'ÉVOLUTION DES ESPACES COMMERCIAUX

Un aspect important est celui de la transformation des espaces commerciaux. Les sources écrites témoignent d'éléments qui peuvent être mis en relation : l'importance des bancs et tables à usage commercial et artisanal dans l'espace de la rue, la rareté des places voire leur absence dans des villes comme Lyon, Marseille, Gênes, en partie Barcelone, et les portiques le long des rues. Ces derniers visaient d'abord à abriter les bancs et tables pour favoriser le commerce. Il semble qu'ils aient été absents des fondations urbaines nouvelles dans le sud-ouest de la France,

Fig. 3. Les structures du commerce: localisation des bancs régularisés à Lyon en 1395, prélude à leur substitution par des boutiques au rez-de-chaussée des maisons. B. Gauthiez 2018



Fig. 4. Les portiques de Susa (Italie). La maison du XIIIe siècle au centre de l'image suit la ligne de la place de marché telle qu'elle existait alors. La maison de droite comporte un portique comme ses voisines, établi dans le courant du XVe siècle pour abriter les activités commerciales. Photo B. Gauthiez 2018.

les Bastides, où ils apparaissent (les *couverts*), par empiètement sur l'espace public au bord des places dans le courant du XIVe siècle (Faravel 2015). À Bologne, la municipalité les encourage, jusqu'à les rendre obligatoires dans les constructions nouvelles dans des règlements adoptés à partir de 1250, mais en les plaçant sur l'espace des parcelles privées, ce qui se comprend si l'on considère la largeur des

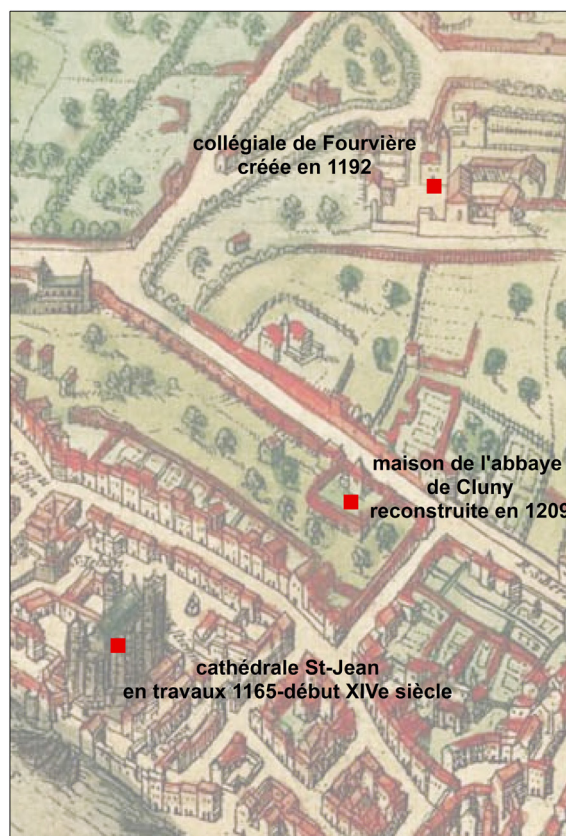
rues médiévales dans cette ville (Bocchi, Smurra, 2015). Un phénomène comparable se développe fortement à Gênes sur l'exemple du portique gagné sur la rive du port au milieu du XIIe siècle, de telle sorte qu'une bonne part des constructions dans la zone commerciale centrale en comporte, sur leur parcelle. De même, Rome comportait de nombreux portiques sur terrains privés. À Gérone, il en subsiste un remarquable ensemble. On en trouve de nombreux exemples plus ou moins résiduels comme à Barcelone plaça de Sancta-Maria.

Les immeubles de Gênes montrent qu'on commence à fermer des portiques dès le milieu du XVe siècle, et une décision systématique est prise à Rome en ce sens vers 1480. Ces espaces, toujours de droit privé mais qui devaient jusque-là pouvoir être parcourus par le public, redeviennent complètement privés. La justification de cette fermeture semble avoir été principalement celle de la sécurité. Cette évolution est à mettre en parallèle avec celle des autres espaces dédiés au commerce. En général, ce sont des bancs et tables placés dans l'espace public de la rue, le long des maisons, et souvent protégés par des auvents ou même la saillie du premier étage, dépassant souvent un mètre avant le XVe siècle. À Lyon, en 1395, on compte près de 450 bancs, dont on régularise la forme (Fig. 3). Or, au même moment, le nombre d'ouvreurs (*operatoria* = boutiques) n'y dépasse pas la trentaine⁸. Un peu plus d'un siècle plus tard, il ne reste plus qu'environ 25 bancs, réservés surtout aux bouchers, et l'on met l'accent, dans une enquête fiscale de 1518, sur les boutiques présentes au rez-de-chaussée des maisons, qui étaient précédemment dénommées comme ouvreurs (Gauthiez, à paraître). Ces différents systèmes pouvaient coexister dans une même ville.

Il semble donc qu'on soit en présence, avant le développement de nouveaux dispositifs plus complexes, d'un régime général où artisans et vendeurs exerçaient principalement dans la rue, sur des bancs et tables. Ces dispositifs furent ensuite protégés par des auvents, parfois par des portiques, placés

8 Sources principales : Archives municipales de Lyon, DD 18 ; Archives Départementales du Rhône 10 G 717.

dans l'espace public lorsque c'était possible, sinon sur la parcelle privée. Ces portiques ont pu subsister, posant toujours un délicat problème de droit de la propriété, à Bologne et dans les Alpes, ainsi à Susa, plus rarement ailleurs comme à Gérone (Canal i Roquet et al 1998, 50) (Fig. 4). La tendance à l'affirmation de l'espace public, très forte dans la politique des administrations municipales à partir du XIII^e siècle, a fini par distinguer ailleurs nettement domaine public, où les bancs, après avoir été réglementés dans leurs dimensions, furent interdits, et l'espace privé des maisons où les commerces et artisanats furent placés. C'est probablement sous cette pression à la fois de protection des activités et de limite nette entre privé et public que certaines places publiques furent en partie occupées de façon de plus en plus pérenne suivant la succession bancs, puis tables et auvents les abritant, puis petites constructions avec ouvreur, puis maisons.



LE MARQUAGE SYMBOLIQUE DU PAYSAGE URBAIN

Le marquage symbolique des paysages médiévaux en est une dimension majeure. Cet enjeu a pu en de nombreuses instances être informé de façon détaillée, à tel point que c'est un *topos* de l'histoire médiévale, au-delà du simple constat de l'éminence de certains édifices comme sièges de pouvoir et lieux de culte dans la silhouette urbaine et l'occupation de lieux en vue comme les places. En certains cas, un jeu plus complexe peut être retracé, à l'exemple de la maison que l'abbaye de Cluny possédait à Lyon (Fig. 5). Elle était localisée au nord-ouest en dehors de l'enceinte canoniale, sur la pente de la colline de Fourvière, d'où elle dominait nettement l'ensemble cathédral, placée face à son frontispice ouest, presque dans son axe. Dans une telle configuration, elle signifiait évidemment une volonté d'ascendant sur ce qui était pourtant la plus haute autorité ecclésiastique dans l'archidiocèse où cette abbaye à l'immense rayonnement était localisée. Ce n'est probablement pas un hasard si en 1209, peu après sa destruction par le chapitre de la cathédrale St-Jean pour établir la nouvelle fortification de la ville, la réédification en est autorisée par le même chapitre sous la condition que « juxta murum claustrum altitudinem suorum aedificorum in qua nunc sunt non excedebat » (placée à proximité du mur du clos canonial, elle ne dépasse pas la hauteur des édifices qui s'y trouvent actuellement). Dans le même texte, on précise qu'avant sa destruction elle dépassait ces mêmes édifices (Bernard, Bruel 1894, n°4449). L'enjeu de la prééminence ecclésiastique

Fig. 5. Un jeu symbolique remarquable des édifices dans l'espace d'une ville: localisation de la maison de l'abbaye de Cluny à Lyon, par rapport à la cathédrale St-Jean et à la collégiale St-Thomas de Fourvière. Fond plan de Lyon par Braun et Hogenberg, 1572 (d'après un prototype de 1544).

est ici clairement exprimé au travers de la prééminence architecturale. Le chapitre avait déjà cherché, en 1192, à contrer cette prééminence en édifiant au sommet de la même colline, dans la même direction par rapport à la cathédrale, la chapelle de la collégiale dédiée à St-Thomas Becket et Notre-Dame, ce qui laisse entendre combien la position dominante de la maison de Cluny dans le paysage pouvait le perturber⁹.

LES EFFETS DE LA CRISE DES XIV^E-XV^E SIÈCLES DANS L'ESPACE DES VILLES

Il n'y a pas lieu ici de revenir sur l'histoire des crises de la fin du Moyen Âge, en particulier les épidémies, à commencer par la grande peste de 1347-49, aux effets démographiques dévastateurs, et la guerre de Cent-Ans dans l'espace français, qui conduisit à la militarisation massive des villes et produisit des destructions spécifiques. Ces crises ont cependant des effets importants sur l'espace urbain et sur la perception qu'on aura par la suite de la ville médiévale. La fortification est l'un des éléments constitutifs les plus forts de l'image traditionnelle de la ville médiévale, faite d'un intérieur plein, d'un extérieur rural et de la limite architecturale, matérielle, symbolique, politique constituée par la fortification de pierre, derrière laquelle apparaissent les hauts clochers des églises. Et pourtant, cette image ne correspond probablement que peu à la réalité, du moins jusqu'au XV^e siècle. En effet, la ville d'avant le milieu du XIV^e siècle est le plus souvent une ville ouverte, *de facto* non protégée. L'argument est même porté au Prince Noir (anglais) pour l'inciter à sa grande chevauchée en France en 1346 (Cochon 1870, 69 n.1), chevauchée qui fera décider de la fortification de nombreuses villes. Pour comprendre cette situation, il faut distinguer les objectifs des fortifications, qui peuvent être variés:

- a. **La protection** est la motivation majeure dans un contexte d'urgence, par exemple à partir du début du XIV^e siècle. Dans ce cas, le tracé recherche le meilleur compromis entre la protection maximale de l'espace déjà urbanisé et le contour le plus économe et efficace militairement. Les espaces protégés par des enceintes réalisées dans un tel contexte concernent une grande proportion des villes ici examinées, et correspondent assez bien aux espaces effectivement urbanisés, tout en excluant parfois des quartiers plus ou moins vastes.
- b. **Le caractère stratégique.** Par exemple pour les petites villes neuves aux frontières d'un territoire.

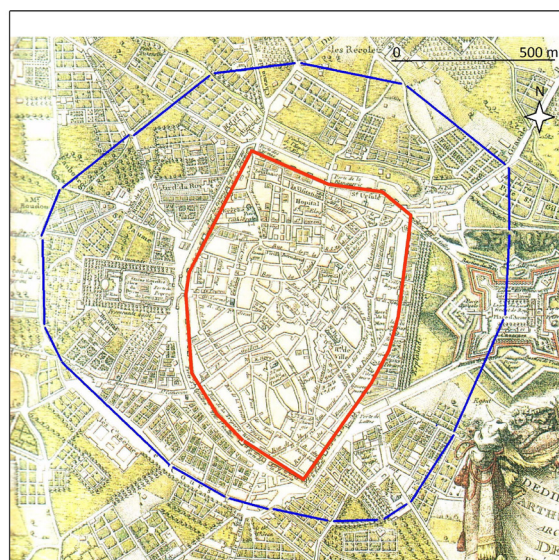
9 La maison de Cluny est localisée dans les Nommées de 1493. On la reconnaît, non désignée, sur le plan de la ville dit scénographique, établi en 1544. Elle servira de noyau pour les bâtiments du couvent des religieuses de Chazeaux et ses restes ont probablement disparu lors de l'effondrement de cette partie du flanc de la colline en 1930.

c. **L'expression du statut de la ville.** La pierre est un élément très signifiant pour les périodes anciennes du Moyen Âge, peut-être parce qu'associée symboliquement aux enceintes antiques. L'octroi d'un statut comme celui de commune a pu conduire à la construction d'une nouvelle enceinte. Une capitale sera en général mieux fortifiée.

d. **Une politique en faveur de l'accroissement de la taille de la ville,** démographique et économique. Cet objectif est bien connu pour Paris au début du XIII^e siècle, où Philippe-Auguste souhaitait que les espaces nouvellement enclos se remplissent de maisons (Lombard-Jourdan 1989, 28), de même pour Florence à la fin du XIII^e siècle (Fanelli 1980, 35-6). Il est probablement à l'origine des enceintes commencées en 1160 à Pise, vers 1280 à Perpignan, vers 1300 à Cahors.

On a fréquemment mis à profit les cours d'eau et plans d'eau présents, en général fortifiés avec retard comme le front de mer à Barcelone. L'enceinte connaît ensuite une histoire qui va en déterminer le degré de préservation. En temps de paix les fossés sont utilisés à des usages divers et donnés à bail (Leyte 1996, 252-4). Diverses installations peuvent y apparaître, et même des maisons. Si une nouvelle enceinte est construite, plus large, l'espace de l'ancien fossé sera en général urbanisé ou loti. Les nécessités militaires, avec le développement de l'artillerie au XIV^e siècle, ou un conflit après une période de paix, peuvent aussi conduire à reconstruire une structure ancienne devenue obsolète, ou trop diminuée par les usages d'une paix trop longue, et à en élargir les fossés. La structure architecturale initiale peut alors disparaître, même si le tracé de la clôture est conservé¹⁰. Les villes entre Valence et Pise ont souvent été fortifiées par un mur plus étendu au XIV^e siècle : Gênes à partir de 1320, Lyon en 1346, Toulouse en 1347, Avignon en 1349, Barcelone en 1377, pour citer des exemples bien renseignés. L'examen des périmètres retenus permet d'esquisser les projets plus précisément. La considération militaire est toujours dominante, cependant, le détail des enceintes et le devenir des espaces nouvellement enclos nous informent sur la forte différenciation consécutive des devenirs des villes. Le cas de Lyon est frappant. On y projette une extension qui aurait porté la superficie protégée à environ 400 ha, avec probablement l'idée d'une progression forte de la population de la ville, tout en tenant compte, bien sûr, des caractéristiques du site. La grande peste de 1348 fait abandonner plus de 100 ha qui devaient être protégés au nord.

Fig. 6. Une extension urbaine effacée: tracé de la nouvelle enceinte de Montpellier décidée en 1364 pour agrandir celle de 1205, dont l'espace a été ensuite abandonné. Fond de plan "Plan de la ville et citadelle de Montpellier", Nicolas Chalmardrier, 1772, médiathèque Montpellier Méditerranée Métropole, Est L 0075.



10 À Rouen, lors de la fouille de l'enceinte à l'ouest de la ville l'absence de structures archéologiques antérieures au XIV^e siècle a fait douter de la datation de la construction d'une première fortification dans les sites concernés (Pitte 2006, 151); l'enceinte ancienne puis sa reconstruction complète sont en fait clairement attestées dans les sources écrites (Gauthiez 1991, 287). On a par exemple, vers 1418, reconstruit jusqu'aux fondations l'enceinte au niveau des Cordeliers (Bibliothèque Municipale de Rouen, Tiroir 324, ms)

Seule l'extension ouest sera réalisée, englobant environ 120 ha nouveau, qui ne seront pas urbanisés avant le XXe siècle (Gauthiez 1994). Au total, la ville ne dépasse pas avant le XVIe siècle environ 80 ha urbanisés. De ce point de vue, l'extension de Toulouse apparaît bien mesurée et correspondre à la défense de secteurs déjà effectivement urbanisés, ce qui était le plus rationnel. Cette attention se retrouve à Avignon et Barcelone, avec cependant dans ces deux cas l'inclusion d'espaces non urbanisés relativement importants. Gênes, pour la partie protégée en 1320, est dans une logique de calcul assez serré de la nouvelle fortification, sauf pour l'extension à l'est, assez peu urbanisée. Deux exemples permettent encore de comprendre comment ces fortifications pouvaient être conçues. Montpellier fait l'objet d'un vaste projet en 1364, progressivement réalisé, mais ensuite abandonné, et il ne restera pratiquement rien à l'époque moderne de l'urbanisation hors des murs érigés vers 1200, dont on ne connaît presque rien (Fig. 6). À Marseille, la ville était déjà fortement en crise au début du siècle. On avait un peu étendu l'enceinte par deux fois à l'est du port, vers 1190 et en 1250. D'importants quartiers existaient à l'est de la ville encore au milieu du XIVe siècle, cependant, plutôt que de les protéger, on décida en 1357-58 de les raser (Bouiron et al. 2011, 340-41). Il fut alors certainement considéré de les enclorre, mais on y renonça, probablement comme à Narbonne où une part importante des 30 000 habitants résidaient certainement au début du XIVe siècle hors les murs (Bourin, Larguier s.d.). Là encore, aucun mur ne fut construit, et les extensions extra-muros disparurent. On voit ici combien la possibilité de financer un mur a pu être déterminante dans l'évolution future de ces villes. En effet, d'une situation au début du XIVe siècle comparable à Valence, Montpellier, Narbonne, peut-être à Marseille, succède un XVIe siècle où Valence aura gagné hiérarchiquement, et où Montpellier et Narbonne auront très fortement reculé.

Aix-en-Provence a connu la même évolution négative, d'une moindre ampleur, avec l'abandon partiel de ses quartiers extérieurs (Pourrière 1958 ; Coulet 1979). Elle était alors la capitale du comté de Provence, ce qui explique probablement une extension de l'aire protégée, à la différence de Marseille. Dans les cas de Nîmes et Narbonne, où les faubourgs sont restés complètement ouverts, l'autorité royale française n'a pas exigé — ou obtenu — qu'elles étendent leurs fortifications, ce qui est pourtant arrivé à Limoux et à Montpellier, mais avec très peu de succès pour cette dernière. Ces situations variables font ressortir le rôle différencié des Etats dans le devenir urbain, renforçant le processus de différenciation. Le fait que les quartiers extérieurs étaient en général pauvres est certainement aussi un facteur d'explication de l'abandon, de même que la dynamique économique particulière à chaque ville comme à Cahors qui perd son rôle financier central. Redisons ici qu'on ne sait que peu de choses de la forme détaillée des quartiers extra-muros abandonnés¹¹, alors que leur équivalent est bien connu dans les cas où la protection est intervenue. À une échelle plus fine, la construction de nouvelles fortifications a eu des effets sur les parcours d'accès. En effet, on n'a généralement pas établi une porte sur chaque chemin d'accès à la ville et certains se sont donc trouvés condamnés. En conséquence, les urbanisations

¹¹ La Ville des Tours a pu être reconstituée grâce aux actes notariés, et on connaît une petite partie des faubourgs de Marseille grâce aux fouilles archéologiques.

le long de ces chemins ont décliné au profit de celles qui restaient irriguées, et l'on mit en place des chemins nouveaux, empruntant parfois la contrescarpe des nouveaux fossés, pour se raccorder aux portes nouvellement établies. À l'intérieur des murs, on assiste souvent au lotissement des espaces nouvellement enclos le long de rues au tracé déterminé par le nouveau mur, soit pendant les périodes de forte urbanisation, soit lors de la reprise à partir de la fin du XVe siècle.

La désurbanisation

La fin du Moyen Âge est une période de forte désurbanisation. Le phénomène a d'ailleurs été très étudié pour les villages désertés, réoccupés ou non par la suite (Beresford, Hurst 1971 ; Fossier, Verger 2005 ; Dega 2004). Les villes ont aussi été très touchées, selon des modalités variables. On voit alors deux phénomènes agir conjointement pour profondément transformer l'espace des villes, mais en partie de façon antagoniste. La guerre oblige à les protéger, alors qu'au même moment elles sont frappées dans leurs forces vives par les épidémies à partir de 1347-48. La population urbaine a baissé de plus de la moitié, parfois des trois-quarts dans le courant du XIV^e siècle et au début du XV^e (Bois 1976 ; Dubois 1988, 313-420 ; Coulet 2005). La fortification marque durablement une limite, d'autant plus que, parce qu'elle a souvent été prévue pour protéger les quartiers occupés avant les grandes épidémies, qui donc vont rester longtemps sous-peuplés. Les urbanisations extérieures tendent à disparaître du fait de la dépopulation, du refuge *intra-muros* et, par crainte des sièges, de la destruction systématique des constructions hors les murs, attestée à Genève, Rouen, Marseille. On assiste alors à la mise en place de cette image de la ville médiévale évoquée ci-dessus, fruit de circonstances particulières et tardives.

La désurbanisation gagne aussi parfois les zones urbaines internes, protégées par des enceintes. Sur le plan cadastral ancien, Cazouls-les-Béziers semble nager dans un espace enclos trop vaste. Plus généralement, l'espace libéré *intra-muros* est susceptible de recompositions favorables à la formation de grandes emprises foncières. L'abandon, la ruine, puis la destruction de maisons, leur remplacement par des jardins, restent peu étudiés et mal connus. À Lyon, une enquête parcellaire de 1493 indique encore de nombreux terrains passés en jardins et en *mures* à la périphérie¹². De plus, les épidémies ont conduit à la création de nouveaux cimetières, ceux traditionnellement disposés autour des églises paroissiales s'avérant insuffisants. À l'évidence, l'espace des villes a été profondément affecté par le mouvement long et prononcé de dépopulation. Cette situation, une fois la paix revenue et la reprise démographique et économique en place à partir du deuxième ou troisième tiers du XV^e siècle et de façon variable selon les régions (*La reconstruction* 1981), est propice à une recomposition en profondeur des tissus urbains, souvent telle que ce que nous percevons dans le bâti actuel et sur les plans parcellaires les plus anciens reflète surtout cette réalité nouvelle,

12 Archives Municipales de Lyon, CC 4-12. Les *mures* sont les structures portantes de maisons dont le toit et l'étage en pisé ont disparu.

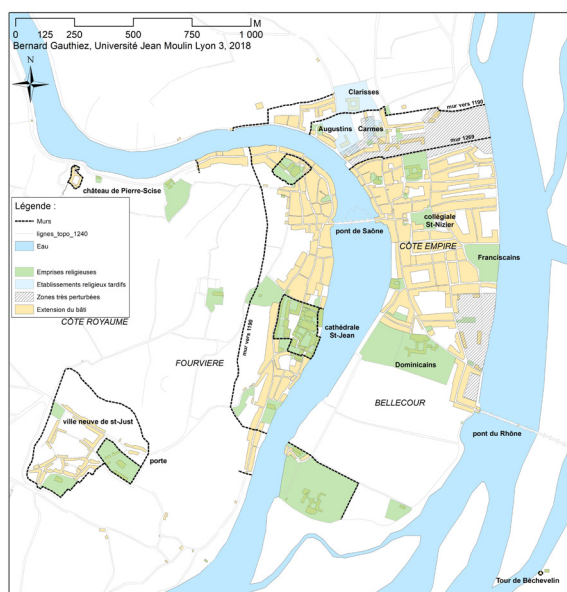


Fig. 7. Un exemple de ville avant la grande crise de la fin du Moyen Âge: Lyon.

L'enceinte décidée en 1346 est en dehors de la figure. La carte montre des gains de rive au bord de la Saône, l'importance des zones dont la topographie a été très perturbée à la fin du Moyen Âge et l'importance de la frange urbaine constituée par les ordres mendiants.

B. Gauthiez 2018.

plus indirectement celle qu'elle a remplacée. Les aspects principaux de cette recomposition sont la reconstruction suivant une architecture plus régulière et uniforme, et le passage, constaté à Gênes (Poleggi, Croce 2008) et à Marseille, d'une disposition des maisons avec pignon sur rue à une disposition avec toit parallèle à la rue, ce qui autorise la suppression de nombreux passages entre les maisons à pignon. Le cadre monumental est aussi massivement renouvelé, la prospérité nouvelle permettant souvent la reconstruction des églises et des édifices publics, d'où de nombreux nouveaux clochers pointant dans la silhouette des villes. Le paysage urbain médiéval est alors fortement remodelé, tant la crise a permis, par sa profondeur et sa durée, une réédification selon des modalités nouvelles lors de la reprise. Le bâti des villes que

nous qualifions aujourd'hui de médiévales est bien souvent le fruit de cette reconstruction de la fin du XV^e siècle et du début du XVI^e. En conséquence, le paysage du bas Moyen Âge est rarement en France bien conservé, à l'exception de villes du Sud-Ouest comme Figeac, Cahors et quelques autres (Scellès 1999). La perdurance médiévale est plus marquée en Italie où des villes comme Sienne ou Lucques conservent un bâti encore majoritairement antérieur au XV^e siècle en leur centre (*Lucca medievale* 1998). En Catalogne, le centre de Gérone est assez remarquablement conservé. Il faut ajouter à ce tableau d'ensemble les destructions de quartiers opérées lors de la construction des citadelles comme à Barcelone et Perpignan, qui ont contribué à l'époque moderne à effacer des parties importantes de l'urbanisation conservée à la fin du Moyen Âge.

CONCLUSION

Les éléments ici présentés montrent que l'évolution des villes au Bas Moyen Âge est un phénomène très dynamique, sur le plan du renforcement de leur administration et du contrôle de l'espace public, de la densification, de leur monumentalisation et de la *durcification* avec des immeubles privés de plus en plus sophistiqués, par aussi la transformation des espaces commerciaux à partir du XIII^e siècle, et par les effets des nouvelles fortifications en matière de fixation d'une limite et d'abandon de quartiers. De telle sorte qu'il ne faut penser la ville du bas Moyen Âge ni comme proche de celle des XII^e-début XIII^e siècles, ni comme proche de celle de la fin du XV^e siècle, dont l'image est pourtant si forte, mais ne reflète pas bien, généralement, les époques antérieures (Fig. 7). C'est encore plus vrai si l'on compare les villes prises individuellement, ce qui fait apparaître de fortes différences, mais aussi des tendances lourdes communes sur la durée. Dans cette évolution du paysage, il faut ajouter un facteur majeur,

le fait que les maisons les mieux conservées sont celles des élites. Celles des pauvres, bien plus nombreuses, n'ont le plus souvent pas subsisté parce qu'elles étaient construites en matériaux peu pérennes, souvent dans des quartiers qui disparaissent lors des grandes crises, une réalité dont il faut tenir compte.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBÉ, J.-L. 2001, De l'espace rural à l'aire urbaine : enquête sur la villa nova en Languedoc méditerranéen pendant le Moyen Âge, CURSENTE, B. (dir.), *Habitats et territoires du Sud*, Paris : CTHS, 2004, 47-63.
- ARNAUD, J.-L. 2008, *Analyse spatiale, cartographie et histoire urbaine*, Marseille : Parenthèses, 2008.
- BAUDREU, D., CAZES, J.P. 1994, Les villages ecclésiastiques dans le bassin de l'Aude, FIXOT M., ZADORA-RIO E. (dirs), *L'environnement des églises et la topographie religieuse des campagnes médiévales*, Paris : Maison des sciences de l'homme, Paris, 1994, Documents d'Archéologie française, 46, 80-97.
- BERESFORD, M. 1967, *New Towns of the Middle Ages*, Londres: Farrar, Straus & Giroux.
- BERESFORD, M., HURST, J. 1971, *Deserted medieval villages*, Londres, Stutton Pub. Limited.
- BERNARD, A., BRUEL, A. (eds) 1894, *Recueil des actes de l'abbaye de Cluny*, T. V, Paris, Imprimerie Nationale.
- BLIECK, G., GUIFFRAY, A. 1994, Genèse et évolution d'une place publique. L'exemple de Lille, DEMOLON, P., GALINIÉ, H., VERHAEGHE, F., *Archéologie des villes dans le Nord-Ouest de l'Europe (VIIe-XIIIe siècle)*, Actes du IV^e Congrès International d'Archéologie Médiévale (Douai, 26, 27, 28 septembre 1991). Douai: Société d'Archéologie Médiévale (Caen) et Société archéologique de Douai, 207-224 (Archaeologia Duacensis n°11/maison des sciences de la ville de l'université de Tours n°7).
- BOCCHI, F., SMURRA, R. (dirs) 2015, *I portici di Bologna nel contesto europeo*, Bologna: Luca Sossella Editore,
- BOIS, G. 1976, *Crise du féodalisme*, Paris: PFNSP/EHESS.
- BOUIRON, M., PAONE, F., SILLANO, B., CASTRUCCI, C., SCHERRER, N. (dirs) 2011, *Fouilles à Marseille, approche de la ville médiévale et contemporaine*, Marseille: Centre Camille Julian (Études massaliètes 10).
- BOURIN, M., LARGUIER, G., *La gloire médiévale de Narbonne*, <https://hal-univ-perp.archives-ouvertes.fr/hal-01291384>, accédé le 7 oct. 2018.
- CANAL I ROQUET, J., CANAL I DE DIEGO, E., NOLLA I BRUFAU, J. M., SAGRERA I ARADILLA, J. 1998, *La ciutat de Girona en la meitat*

- del segle XIV*, Gérone: Ajuntament de Girona (Historia urbana de Girona, Reconstruccio cartografica vol. 3).
- CARCAUD, N., GARCIN, M., BURNOUF, J. 2007, L'interfluve entre Loire et Cher, petite échelle et longue durée, GALINIÉ H. (dir), *Tours antique et médiéval, lieux de vie, temps de la ville*, Tours: FERACF, 394.
- CASSAN, E. 2006, *Le bourg castral de Najac au Moyen Âge, formation et évolution d'un paysage urbain en Rouergue occidental*, Villefranche-de-Rouergue: Société des amis de Villefranche et du Bas-Rouergue.
- CHEVALIER, B. 1982, *Les bonnes villes de France du XIVe au XVIe siècle*, Paris: Aubier.
- CHOAY, F., PAOLI, M. (dirs) 2006, *Alberti : humaniste et architecte*, Paris: Musée du Louvre et École nationale supérieure des Beaux-Arts.
- COCHON, P. 1870, *Chronique normande*, éditée par CH. ROBILLARD DE BEAUREPAIRE C. (ed), Rouen: Société de l'histoire de Normandie.
- COLLETTA, T. 2006, *Napoli città portuale e mercantile. La città bassa, il porto e il mercato dall'VIII al XVII secolo*, Rome: Kappa.
- COMET, A. 2017, *Villages et bourgs de la Gascogne gersoise à la fin du Moyen Âge (1250-1560). Transformations morphologiques et architecturales*, (thèse de doctorat) Université de Toulouse-Jean Jaurès, Toulouse.
- COULET, N. 1979, *Aix-en-Provence, espace et relations d'une capitale (milieu du XIVe s. milieu du XVe s.)*, (thèse de doctorat d'Etat), Université d'Aix-en-Provence, Aix-en-Provence.
- COULET, N. 2005, Une crise démographique profonde, AURELL, M., BOYER, J.-P., COULET, N., *La Provence au Moyen Âge*, Aix-en-Provence: Presses universitaires de Provence, 395-302.
- DEGA, J.-L. 2004, L'évolution des habitats ruraux et le repeuplement du bas Rouergue méridional (XIVe-XVe siècles), CURSENTE, B., *Habitats et territoires du Sud*, Paris: CTHS, 215-233.
- DENJEAN, C. 2004, Naissance et affirmation d'une ville de montagne : Puigcerdà (XIIe-XIVe siècles), CURSENTE, B., *Habitats et territoires du Sud*, Paris: CTHS, 131-146.
- DIVORNE, F., GENDRE, B., LAVERGNE, B., PANERAI, Ph. 1985, *Les bastides d'Aquitaine, du Bas-Languedoc et du Béarn. Essai sur la régularité*, Bruxelles: Archives d'architecture moderne.
- DUBOIS, H. 1988, La dépression (XIVe et XVe siècles), DUPÂQUIER, J. (dir), *Histoire de la population française, I, Des origines à la Renaissance*, Paris: PUF, 313-420.
- EIXIMENIS, F. 1927, *Regiment de la cosa pública*, MOLINS DEL REI, D. (ed), Barcelone: Barcino (Els nostres clàssics. Col·lecció A; 13)
- ERLANDE-BRANDENBURG, A. 1989, *La cathédrale*, Paris: Fayard.

- FABRE, Gh., LOCHARD, Th. 1992, *Montpellier, la ville médiévale*, Paris: imprimerie Nationale.
- FABRE, G., BOURIN, M., CAILLE, J., DEBORD, A. (dirs) 1996, *Morphogenèse du village médiéval (IX^e-XII^e siècle)*, Montpellier: Association pour la connaissance du patrimoine du Languedoc-Roussillon (Cahiers du patrimoine, 46).
- FANELLI, G. 1980, *Firenze*, Rome-Bari: Laterza.
- FARAVEL, S. 2015, Les 'couverts' ou 'arcades' dans les bastides du sud-ouest de la France, BOCCHI, F., SMURRA, R. (dirs), *I portici di Bologna nel contesto europeo*, Bologna: Luca Sossella editore, 211-24
- FAUDOT, M., CLAVEL-LÊVEQUE, M. 1995, Redécouverte d'un arpenteur arlésien : Bertrand Boysset (vers 1355-vers 1416), *Dialogues d'histoire ancienne*, 21-2, 360-369
- FELICELLI, Ch. 2002, Le feu, la ville et le roi : l'incendie de la ville de Bourges en 1252, *Histoire urbaine*, 5, 105-134.
- FOSSIER, R., VERGER, J. 2005, *Histoire du Moyen Âge : tome 4 (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris: Editions Complexe.
- GAMBI, L., GOZZOLI, M. C. 1982, *Milano*, Rome-Bari: Laterza.
- GAUTHIEZ, B. 1991, *La logique de l'espace urbain, formation et évolution : le cas de Rouen*, (Thèse de doctorat), EHESS, Paris
- GAUTHIEZ, B. 1994, La topographie de Lyon au Moyen Âge, *Archéologie du Midi médiéval*, 12, 3-38
- GAUTHIEZ, B. 1997, Le rôle du contrôle de l'espace public et l'urbanisme au XIII^e siècle en France, DE BOE, G., VERHAEGHE, F. (dirs), *Urbanism in medieval Europe, Papers of the 'Medieval Europe Brugge 1997' conference*, vol. 1, Zellik: Instituut voor het Archaeologisch Patrimonium, 183-188.
- GAUTHIEZ, B. 2003a, *Espace urbain, vocabulaire et morphologie*, Paris: Editions du patrimoine.
- GAUTHIEZ, B. 2003b, L'urbanisme en Normandie au Moyen Age d'après l'analyse morphologique des plans de villes, GAUTHIEZ, B., ZADORA-RIO, E., GALINIÉ, G. (dirs), *Village et ville au Moyen Âge : les dynamiques morphologiques*, Tours: Presses universitaires François-Rabelais.
- GAUTHIEZ, B. 2003c, Fécamp et Louviers en Normandie, GAUTHIEZ, B., ZADORA-RIO, E., GALINIÉ, G. (dirs), *Village et ville au Moyen Âge : les dynamiques morphologiques*, Tours: Presses universitaires François-Rabelais, I, 293.
- GAUTHIEZ, B. 2010, An essay in historical geography: the evolution of towns in the duchy of Normandy in the 11-15th centuries from the physical and quantitative data, *Making a Medieval Town, patterns of early medieval urbanization*, BUKO A., MCCARTHY M. (eds), Varsovie: Académie polonaise des sciences, 81-104.

- GAUTHIEZ, B. 2015, Les franchissements du Rhône à Lyon, XII^e-XVIII^e siècles, REYNARD E. (dir), *Le Rhône, entre nature et société*, Lausanne, Presses universitaires de Lausanne, 199-223.
- GAUTHIEZ, B. à paraître, Embellir et aménager la ville, Lyon 1395 et 1680: des mots et des techniques partagés, des esthétiques différentes, Vienne.
- GUARDIÀ BASSOLS, M., GARCIA ESPUCHE, A. 1994, El legado medieval, GUARDIÀ BASSOLS, M., JAVIER MONCLUS, F., OYON, J. L. (dirs), *Atlas histórico de ciudades europeas, Península Iberica*, Barcelone: CCCB, 66.
- GUARNIERI, Ch 1997, Un indagine nel centro storico di Ferrara: lo scavo di via Vaspegolo — corso Porta Reno (1993-94), DE BOE, G., VERHAEGHE, F. (dirs), *Urbanism in medieval Europe, Papers of the 'Medieval Europe Brugge 1997' conference*, vol. 1, Zellik: Instituut voor het Archaeologisch Patrimonium, 237-248.
- GUERREAU, A. 1981, Analyse factorielle et analyses statistiques classiques: le cas des ordres mendiants dans la France médiévale, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 36-5 , 869-912.
- GUIDONI, E. 1989, *Storia dell'urbanistica, il Duecento*, Rome-Bari: Laterza.
- GUINOT, E., MARTI, J. 2006, Las villas nuevas medievales valencianas (siglos XIII-XIV), *Boletín Arkolean*, 14, 183-216.
- HEERS, J. 1990, *La ville au Moyen Âge*, Paris: Fayard.
- HIGOUNET, Ch. 1975, *Paysages et villages neufs du Moyen Âge*, Bordeaux: Fédération historique du Sud-Ouest (Études et documents d'Aquitaine 2)
- HIGOUNET, Ch. 1992, *Villes, sociétés et économies médiévales*, Bordeaux: Fédération historique du Sud-Ouest, Institut d'histoire, Université de Bordeaux III.
- HOLDSWORTH, Ph. 1984, Saxon Southampton, HASLAM J. (dir), *Anglo-saxon towns in southern England*, Chichester: Phillimore, 331-344
- La reconstruction après la guerre de Cent Ans* 1981, Paris: CTHS.
- LAFON, X., SCHWIEN, J. J. 1996, Strasbourg, PINOL, J.-J. (dir), *Atlas historique des villes de France*, Paris-Barcelone: CCCB/Hachette.
- LARKHAM, P. J., JONES, A. N. 1991, *A glossary of urban form*, Birmingham: Institute of British Geographers, (Historical Geography Research Group Monograph 26)
- LAURET, A., MALEBRANCHE, R., SÉRAPHIN, G. 1988, *Bastides, villes nouvelles du Moyen Âge*, Toulouse: Editions Milan.
- LE GOFF, J. 1980, L'apogée de la France médiévale, LE GOFF, J. (dir), *Histoire de la France urbaine, vol. 2, la ville médiévale*, Paris: Seuil.
- LEYTE, G. 1996, *Domaine et domanialité publique dans la France médiévale (XIIe-XVe s.)*, Strasbourg: Presses Universitaires de Strasbourg, 1996, p. 252-254.

- LOMBARD-JOURDAN, A. 1989, De la préhistoire à la mort de Philippe-Auguste, *Paris, genèse d'un paysage*, BERGERON L. (dir), Paris: Picard.
- Lucca medievale, la decorazione in laterizio 1998, Lucca: Fondazione Ludovico Raggianti.
- MARCONIS, R. 1996, Toulouse, La naissance de la ville, PINOL, J.-L. (dir), *Atlas historique des villes de France*, Paris-Barcelone: CCCB/Hachette.
- MEDIANERO, H.J.M. 2004, *Historia de las formas urbanas medievales*, Séville: Universidad de Sevilla.
- PAONE, F. 2018, Les maisons de la ville médiévale, *Dossiers de l'archéologie*, 389, 44-47.
- PITTE, D. 2006, Apports récents de l'archéologie à la connaissance des villes de Haute-Normandie au Moyen Age (1975-2000), *Les villes normandes au Moyen Âge*, Caen: Presses universitaires de Caen.
- POLEGGI, E., CEVINI, P. 1981, *Genova*, Rome-Bari: Laterza.
- POLEGGI, E., CROCE, I. 2008, *Ritratto di Genova nel'400*, Gènes: Sagep Editori.
- POURRIÈRE, J. 1958, *La ville des Tours d'Aix-en-Provence, essai de restitution d'une ville morte du Moyen âge d'après des documents inédits*, Aix-en-Provence: La Pensée Universitaire.
- REBKOWSKI M. 1997, Change or continuity. The origins of the late medieval town of Kolobrzeg in Pomerania, DE BOE, G., VERHAEGHE, F. (dirs), *Urbanism in medieval Europe, Papers of the Medieval Europe Brugge 1997 conference*, vol. 1, Zellik- Instituut voor het Archaeologisch Patrimonium, 19-28
- SCCELLÈS, M. 1999, *Cahors, ville et architecture civile au Moyen Âge (XIIe-XIVe siècles)*, Paris: Editions du patrimoine (Cahiers du Patrimoine n°54).
- SCHADEK, H., UNTERMANN, M. 1996, Gründung und Ausbau Freiburg unter den Herzögen von Zähringen, *Geschichte des Stadt Freiburg im Breisgau*, vol. 1, Stuttgart: Theiss.
- SCHERRER, N., VASSELIN, B., MOLINIER, M., 2011, Le réseau hydraulique, BOUIRON, M., PAONE, F., SILLANO, B., CASTRUCCI, C., SCHERRER, N. (dirs) 2011, *Fouilles à Marseille, approche de la ville médiévale et contemporaine*, Marseille, Centre Camille Julian (Études massaliètes 10).
- SCHMITT, J.-C., OEXLE, O. G. 2002 (dirs), *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne. Actes des colloques de Sèvres (1997) et Göttingen (1998)*, Paris: Publications de la Sorbonne.
- SCHOFFIELD, J., VINCE, A. 1994, *Medieval towns*, Londres: Leicester University Press.
- SERRA DESFILIS, A. 2012, Las ciudades nuevas del reino de Valencia en tiempos de Jaime I (1232-1276), CASAMENTO, A. (dir), *Fondazioni urbane, Città nuove europee dal medioevo an novecento*, Rome: Kappa, 33-56.
- STOOB, H. 1970, *Forschungen zum Stadtwesen in Europa*, Köln-Vienne: Bohlas.

- TRÉZINY, H. 2018, La ville antique et ses monuments, *Dossiers de l'archéologie*, 389, 24-27.
- ZADORA-RIO, E., GAUTHIEZ, B. 2003, Morphogenèse des agglomérations en Anjou-Touraine : la place du désordre, GAUTHIEZ, B., ZADORA-RIO, E., GALINIÉ, G. (dirs), *Village et ville au Moyen Âge : les dynamiques morphologiques*, Tours: Presses universitaires François-Rabelais, I.